

Souvenirs et impressions :

UN ENFANT DANS LA GUERRE

Sombre année 1917 ! La liste des morts s'allongeait, on était très loin de la "fleur au fusil". L'enfant que j'étais entendait ce que racontait mon grand-père au retour de ces fréquents déplacements dans la campagne. Il remplaçait avec dévouement les vétérinaires mobilisés. On venait le chercher en carriole, mais souvent revenait à pied, rapportant pour tout salaire quelques provisions et beaucoup de nouvelles, en général de mauvaises.

Le moral flanchait. Les lettres du front exprimaient une grande lassitude. Les femmes, malgré leur extraordinaire courage, se fatiguaient de tenir le mancheron de la charrue. La solitude provoquait des faiblesses. Et les familles de paysans dont les fils ou maris étaient tous fantassins, parlaient avec hargne des "embusqués" de l'arrière. Je mis longtemps à comprendre le sens de ce mot.

L'hiver 1917 fut particulièrement rude : froid intense, verglas, neige pendant plusieurs semaines. Mais quel beau paysage avec tous les arbres habillés de blanc et de longues chandelles de glace pendant des toits, tombant parfois près des passants surpris et effrayés.

Le jour du marché, des traîneaux, tirés par un cheval, passaient rapidement sous mes fenêtres. Ils arrivaient jusqu'à la place de la ville car la glace ou la neige durcie recouvrait le sol et la route empierrée. Menés par des conductrices armées du fouet, ils formaient une file silencieuse, descendant la côte du Trion à toute allure puis au retour semblant marcher lentement, malgré les chevaux "ferrés à glace" avec des clous à tête pointue.

Mon grand-père rapportait comment les agents chargés des réquisitions étaient de plus en plus mal accueillis. Une fermière était citée en exemple : elle avait, à grand-peine, camouflé sa récolte dans une grange à l'accès difficile et l'intendant militaire n'avait pas osé grimper à une échelle aux barreaux branlants, sous le regard ironique de la femme. Les campagnes commençaient cette sorte de résistance et mon grand-père s'indignait de tout cela.

Et puis il y avait - disait-on - des déserteurs, mais dans le canton on n'en connaissait qu'un seul. On en parlait rarement, c'était tout de même un signe inquiétant. Les gendarmes le recherchaient, sans trop de zèle car l'étendue des bois de Mercoeur lui garantissait un refuge bien difficile à repérer. On attendait qu'il se sente affamé ou transi de froid. De plus, on se souvenait qu'il était plutôt mauvais garçon. Plus tard il se fit oublier, expulsé de la commune ; sa famille en souffrit beaucoup.

Les châtelains possédaient une grande ferme à une dizaine de kilomètres et ils avaient obtenu, par faveur disait-on, une quinzaine de prisonniers allemands. Je les vis passer dans un camion, coiffés d'un bonnet plat. Il paraît que c'était des monstres, cruels, terrifiants... et je ne vis que des visages tristes. Mais les commères se déchaînèrent : ils étaient trop bien traités et devaient marcher à pied, les nôtres piétinaient dans la boue des tranchées et on promenait ces ennemis... Bref j'eus un échantillon fort instructif des bêtises et méchancetés que j'entendrai hélas plus tard... presque identiques.

Nous avions, non loin de chez nous, un soldat italien en convalescence. Comment était-il arrivé là ? Ma grand-mère l'appelait Garibaldi. Pour elle tous les Italiens devaient se nommer Garibaldi. J'aimais le rencontrer car il était toujours souriant et en ce temps-là cette bonne humeur lui valait certainement quelque succès.

Noël arriva enfin. Ce ne fut pas le Noël de l'Espérance. Cette année 1917 se traînait dans la morosité. Je vécus le plus triste Noël de toute ma vie. Dans mes petites galoches je trouvais une orange et une boîte de pastilles chocolatées. J'ai cru que le père Noël avait oublié les jouets, même pas un soldat à découper, un petit jouet de bois. Lorsque j'ai raconté cela à des jeunes, ils ne m'ont pas cru et surtout ils n'ont pas estimé la profondeur de mon chagrin et de ma déception d'enfant. Certes, il y avait alors de plus grands malheurs.

L'année 1918 se passa mieux malgré les deuils. Nous avions à lutter contre un autre fléau : la grippe espagnole, une épidémie qui fit de nombreuses victimes de tous âges. Seule ma grand-mère résista, heureusement pour nous.

Puis un jour, vers dix heures une institutrice entra en coup de vent dans notre classe et cria "l'armistice est signé". Elle riait, pleurait, tapait dans ses mains. Bien que le mot armistice n'eut aucune signification pour nous, nous savions qu'elle annonçait une heureuse nouvelle. On apprit, par bribes, que la guerre était finie... et que nous avions vacances. Pendant ce temps, la grande Marie, institutrice des aînés, agrippa la corde de la cloche, petite cloche habituée à sonner les récréations, et la fit tourner plusieurs fois autour de son axe. Trop d'ardeur rendait la cloche muette. Puis on s'égaya...

Lorsque j'arrivai, mon grand-père était déjà monté dans le clocher avec plusieurs amis. Il lança la grosse cloche en appuyant le pied sur un madrier fixé à la tête. Ce n'était pas facile. Trop se presser ne servait à rien. L'impulsion devait concorder avec le balancement propre de cette grosse masse de bronze sinon elle n'avait aucun effet. Ils sonnèrent tout l'après-midi, ravi-taillés abondamment, et relayés à partir du café de la place.

Le soir, en pleine nuit, ma grand-mère nous emmena, ma soeur et moi, à la ville. Tous les gens étaient dehors malgré le froid. On saluait tout le monde, même les voisins oubliaient leurs griefs, on fraternisait... Devant le domicile d'un citoyen suisse, que peu de jours avant, on traitait de sale espion, il y avait la foule. Le Suisse avait installé un grand gramophone près de la fenêtre ouverte, un appareil dont le pavillon avait au moins quatre-vingts centimètres de haut, et il faisait jouer les disques de la *Marseillaise*, *la Madelon* et *Auprès de ma blonde*... Il tournait la manivelle du gramophone devant les badauds ébahis et repassait les mêmes rengaines sans que personne n'en soit lassé. C'était un grand succès. Plus tard, sa femme, une énergique fille de la montagne, disait sans sourciller : "Nous autres, Américains..." Mais ce soir-là, son mari suisse recevait des éloges très inattendus. Nous restâmes jusqu'à mi-nuit dans la rue. Les fenêtres s'éteignaient une à une. Que cachaient-elles ? La joie, l'espoir d'un retour, les larmes amères des mamans ?

Lorsque mon oncle de guerre revint... comme aurait écrit Henri Pourrat on fêta son retour, sans danser, avec un petit pincement au coeur : il se déplaçait avec peine à l'aide de béquilles. Un éclat d'obus lui avait enlevé le genou droit et sa jambe était raccourcie de onze centimètres...

Quelques années plus tard les uns s'amusaient follement et d'autres accueillait les revenants au pays, les cercueils. Avec un autre camarade je devais réciter chaque fois le poème de Victor Hugo *Ceux qui sont morts pour la Patrie*...

Un jour, mon brave instituteur inquiet me fit répéter le texte dans son clapier, à côté des lapins. Mais j'avais bonne mémoire en ce temps-là. Et de nombreuses fois j'entendis les sanglots des familles, je ressentis la tension oppressante de ces rassemblements.

Puis on oublia peu à peu mais les enfants gardèrent peut-être plus longtemps le souvenir de ces tristes événements et puis à leur tour...

André MASCLE

[extrait de *Village de Forez* n° 45, janvier 1991]



André Mascle en compagnie du sous-préfet de Montbrison devant le monument aux morts